Historique du 233e Régiment d'Artillerie pendant la campagne 1914-1918

—1917—

Le régiment fut créé au début de 1917, en janvier.

Deux groupes d'artillerie à cheval de divisions de cavalerie dissoutes au cours de l'année 1916 (8e et 9e D. C.) et appartenant respectivement aux dépôts des 4e et 33e Régiments d'Artillerie, le constituèrent, après avoir été équipés en groupes montés, avec un ancien groupe de 90, du 37e d'Artillerie, transformé en groupe de 75.

Le lieutenant-colonel **BRAUN**, du 43e d'Artillerie, fut appelé à son commandement ; il devait rester à sa tête pendant toute la durée de la campagne.

Les trois groupes réunis étaient destinés à former l'A. C. D. de la 168e Division, unité nouvelle du 20e C. A., qui vit le jour en même temps que le régiment.

La mise sur pied de la Division s'effectua en Lorraine, dans la région de Madon (A. G. à Ceintrey).

En ces premiers jours de 1917, le bruit courait d'une grande offensive française et même de tous les alliés, qui aurait lieu de bonne heure, et chacun, en effet, à voir la rapidité avec laquelle était constituée la Division, la hâte extrême que le commandement mettait à faire prendre le contact des artilleurs avec les fantassins, pouvait croire que, très prochainement, nous allions être jetés dans la bataille.

Les événements ne marchèrent cependant pas aussi vite. Après deux manœuvres faites par la neige dans la région Beney-Xeuilley, auxquelles participèrent toutes des troupes-de la Division, cette dernière fut désignée pour aller occuper un secteur des plus calmes sut la rive droite de la Moselle, de Pont-à-Mousson à Nomény (Q. G. de la D. I. à Custines).

L'entrée en secteur se fit le 17 janvier, les groupes du régiment relevèrent les batteries de l'A. C. D. 48.

Aucun fait important ne se produisit dans cette tranquille période qui fut très utile. Elle vit se nouer entre les officiers d'artillerie et d'infanterie qui ne se connaissaient pas encore, ces liens de camaraderie confiante qui résistèrent à toutes les épreuves de la campagne. Le séjour dans la région fut accompagné d'un froid très rigoureux et persistant.

Les régiments d'infanterie qu'appuyait l'Artillerie passaient pour des meilleurs du glorieux 20e C. A. C'étaient les 37e, 79e et 160e.

En fin de janvier, la 168e D. I. était relevée par la 48e D. I. et allait occuper à l'arrière des cantonnements échelonnés de Dieulouard à Nancy. Nous ne doutions pas que l'embarquement ne fût très proche ; le terrain probable des attaqués serait, disait-on, dans la région de l'Aisne.

En attendant le départ, le commandement de la VIIIe Armée mit sérieusement le régiment à contribution, pour reconnaître de très nombreuses positions de batterie et y exécuter les .premiers

travaux. L'infanterie nous aida dans cette tâche, rendue assez pénible par le froid qui se maintenait toujours.

Nous passâmes ainsi quelques semaines à Dieulouard (3e groupe), Saint-Max (2e groupe) et Jarville (1e groupe). Des cartes distribuées aux états-majors ne laissaient plus de doute sur la région des futures attaques ; les lignes boches du trop fameux Chemin des Dames y apparaissaient fort imposantes et l'examen de cette redoutable position nous faisait conclure que la conquête en serait très rude.

Le moral était excellent, en ces premiers mois de 1917.

L'année 1916 s'était achevée, il est vrai, sur le désastre roumain. Mais l'Allemagne avait été très éprouvée pair la campagne précédente. Les succès inouïs de Brousiloff à l'Est ; sur le front occidental, notre offensive de la Somme, les très brillantes affaires de Verdun, en fin d'année, donnaient le meilleur espoir. Notre artillerie lourde n'avait pu que se développer ; notre situation militaire en serait donc améliorée encore. Enfin, cette invitation à conclure la paix, lancée par nos ennemis, malgré tous les arrière-desseins qu'elle pouvait cacher, prouvait que le G. Q. G. Allemand renonçait à la décision par les armes. Pour accroître nos motifs d'encouragement, les Etats-Unis venaient se ranger à nos côtés, en déclarant la guerre à l'Allemagne.

Les différents groupes du régiment commençaient à se connaître et le régiment prenait de la cohésion. Les chefs directs auxquels il avait à faire, le colonel **LARPENT**, le lieutenant-colonel **BRAUN**, se montraient pleins de bienveillance. Assurément, les batteries seraient à hauteur de toutes les tâches et feraient plus que leur devoir !

Ce fut donc, pleines d'entrain, que le 14 mars, elles quittèrent leurs cantonnements pour se diriger sur les gares d'embarquement.

Après deux étapes, la 168e Division se trouva sur les confins du département des Vosges. Le régiment, dans les cantonnements de Raville, de Bainville-aux-Miroirs et de Chamagne, passa quelques journées favorisées d'un beau soleil qui eut le plus bienfaisant effet, après la très longue période de froid des semaines précédentes.

Au cours de ces journées, la France apprit la nouvelle de la révolution en Russie et de l'abdication de Nicolas II. Les optimistes attendaient, de ces événements, une conduite de la guerre désormais plus énergique de la part de notre alliée ! La rumeur n'avait-elle pas circulé que le souverain déchu se laissait circonvenir, grâce à la tsarine, par des agents de l'Allemagne?

Bref, ces grandes nouvelles, qui nous émurent, n'affaiblirent en rien notre moral.

En même temps, sur le front français, se passaient des faits considérables. Sur la partie Nord du saillant allemand de Laffaux, sous la menace de l'offensive que les Français allaient déclancher (déclencher), le front ennemi commençait à reculer. Le repli Hindinbourg, si savamment préparé, s'effectuait très vite et nos troupes, pour le suivre, trouvaient devant elles tant de décombres et d'embûches, que c'était avec beaucoup de difficultés que le contact pouvait être maintenu.

Le 19 mars, alors que le Régiment se rapprochait de ses gares d'embarquement on apprend l'évacuation par l'ennemi, de Roye et de Lassigny, de ces deux petites villes jusque-là aux mains de l'ennemi pour lesquelles tant de sang français avait coulé en 1914.

Nous comprîmes tous alors que les attaques qui étaient préparées sur le Chemin des Dames devraient, pour donner un grand résultat, commencer au plus tôt. En réalité, lorsqu'elles furent déclenchées, le rétablissement du boche sur la ligne Hindinbourg était terminé.

Les embarquements du régiment ont lieu le 21 et le 22 mars à Diarville (Vosges).

Les batteries débarquent à Epernay, ou dans les environs, puis par deux ou trois étapes, selon leurs cantonnements de débarquement, elles gagnent Mont-Notre-Dame. Là, on peut constater que nous sommes dans la zone immédiate de la prochaine grande bataille.

Mauvaise impression pour tous que celle laissée par le passage à Mont-Notre-Dame le 26 mars.

Une pluie froide sur des routes déjà très défoncées ; à l'arrivée, pas le moindre abri pour notre cavalerie. Les hommes passent la journée sous l'eau et la nuit dans les carrières où, avec un grand désordre dû, entre autres causes, à l'obscurité qui y règne, toutes les troupes d'artillerie de passage ont cherché un refuge.

Le 27 mars, le régiment occupe ses positions de batterie, à la nuit. Dans la journée, par Bazoches, Barbonval, Villers-en-Pragères et Bourg-et-Comin, les reconnaissances de groupe et de batterie s'étaient rendues sur les emplacements désignés où, à part quelques légers abris à munitions, construits par les troupes déjà en secteur, tout est à créer. Le temps est très mauvais.

Le 1er groupe (capitaine **de VAUCELLES)** et deux batteries du 3e groupe (commandant **CAVALIE**), prennent position sur le plateau dit « de Madagascar », à cause de l'aspect de ce mouvement de terrain sur la carte, semblable aux contours de notre colonie. La 29e batterie; (capitaine **BERTIN-BOUSSU)** du 3e groupe, reçut l'ordre de s'établir sur la rive Nord du canal de l'Aisne, au Sud-Est de Madagascar, avec une mission particulière. Son installation, imposée dans un véritable marécage, coûta des fatigues extrêmes au personnel qui eût ainsi à fournir un effort immense avant les attaques. Le commandement remarquable de son chef, le capitaine Bertin-Boussu, sut obtenir un merveilleux rendement du dévouement de sa troupe.

Le 2e groupe (commandant **NAUDIN**) prit position à l'Ouest du village de Moulins, près des lisières du village.

La physionomie de la région, connue de tous, est pleine de pittoresque. Lorsque nous y arrivâmes, malgré les travaux exécutés, elle n'était pas encore trop dévastée, et nous en admirions les jolis paysages accidentés. Sur les pentes de tous les plateaux, partout de « creutes », qui donnaient de bons abris naturels. Dans les grottes de ce genre furent installés les P. C. du lieutenant-colonel Braun et des commandants des 1er et 3e groupes, sur le flanc Est du plateau de Madagascar.

Dans la préparation des attaques, les batteries du régiment auront à opérer leurs destructions sur les 3e et 4e lignes des organisations défensives du plateau du Chemin des Dames, entre Cerny-en-Laonois à l'Est et Courtecon, à l'Ouest. (C'est la zone d'action de la 153e D. I. [général Pellé] sous les ordres de laquelle est placée le régiment pendant toute cette période.) Les 1re et 2e lignes de défense doivent être détruites par les artilleries de tranchée.

Le 28 et le 29 mars, on s'installe du mieux que l'on peut. Le temps continue à être froid et pluvieux, les routes sont très lourdes. Le bivouac des échelons du régiment est installé sur la rive Sud de l'Aisne entre Harbonval et Villers-en-Pragères, dans les conditions les plus médiocres.

Le 29, quelques blessés à la 29e batterie, au cours d'un ravitaillement en munitions.

Les jours qui suivent immédiatement sont surtout consacrés à l'approvisionnement des batteries qui doivent être alignées à 5 jours de feu : les transports ne peuvent être exécutés que de nuit. Avant la période de préparation, les commandants de batterie font leurs reconnaissances détaillées du secteur ; dans les groupes, on donne le dernier coup de main aux liaisons téléphoniques, dont l'entretien représentera, dans la suite, une somme de fatigues inouïes.

Les observatoires, pour les réglages, sont très difficiles à découvrir. Le plateau du Chemin des Dames n'offre aucun point de repère naturel ; les lignes successives de défense ennemies s'y supperposent, vues de tous les observatoires, d'une façon inextricable, et il est très malaisé d'identifier les réseaux que les batteries doivent détruire. Dans l'impossibilité où elles se trouvèrent, à cause des circonstances athmosphériques, d'utiliser des avions de réglage, dont les rares sorties furent toujours réservées pour les gros calibres, beaucoup de brèches ne purent être faites que par transport du tir et le travail, rendu ainsi très ingrat, à cause des vérifications constamment nécessaires au cours du tir, rendit écrasante la besogne des capitaines.

Les observatoires des 1er et 3e groupes sont dans la région de Verneuil (près du Tilleul) avec vues d'écharpe sur les réseaux à détruire. Le 4 avril, les batteries font leurs tirs d'accrochage.

Ce même jour, dans la vallée entre Madagascar et Moulins, à hauteur de la ferme de Comin se produit une formidable explosion. Un dépôt d'obus de gros calibre, atteint par un projectile ennemi, saute et les dégâts sont considérables. Plusieurs centaines d'hommes (3 ou 400 tués ou blessés) furent mis hors de combat. Un certain nombre de grottes s'éboulèrent, sous la secousse, et ensevelirent leurs habitants ; plusieurs officiers trouvèrent la mort ainsi. Dans le régiment, on n'eut pas à déplorer de victimes.

Le 5 avril, tombe une neige abondante qui rend très pénible la situation des troupes en secteur. Un autre dépôt de munitions fait explosion. Le 6 avril, l'ordre est donné de commencer les destructions.

A partir de cette date, et jusqu'au jour de l'attaque, le travail des batteries atteignit le maximum que peuvent fournir les forces humaines. Dans le jour, deux brèches à faire, soit 1200 coups à tirer du tir plus précis ; la nuit, entretien des destructions opérées, harcèlement et réapprovisionnement en munitions sans répit.

Les officiers, la troupe déploient un admirable entrain.

Des blessures, des morts ne ralentissent pas l'activité inlassable du régiment : le lieutenant **VERY**, adjoint au lieutenant-colonel Braun, est tué sur le seuil de la grotte qui sert de P. C. par un obus de 150. Au premier groupe, au cours d'un tir, un servant est tué (le canonnier **GARNIER**) ; deux autres sont ensevelis. Le maître pointeur **DUGNAT** et le canonnier **DUNEAU** les dégagent et reprennent aussitôt leur tir. A la 23e batterie, un dépôt de munitions prend feu, le maréchal des logis **SEVETZ** intervient avec toute sa pièce et bravant le danger, limite les dégâts. Commotionné, il ne veut pas s'arrêter et ce n'est que le lendemain, qu'à bout de souffle, il consent à rejoindre les échelons.

Devant les difficultés accumulées, chacun est plein de courage. « On veut » espérer que l'affaire réussira : le haut commandement n'attend-t-il pas un très grand succès ? Dans les ordres que reçoivent les états-majors de groupes, tout est prévu, dans les moindres détails, en vue d'une marche victorieuse, et même, les maires militaires des villages que nous devons conquérir sont désignés à l'avance. Chaque corps transportera avec lui pour 6 ou 8 jours de vivre. Le chef de l'armée (VIe Armée), le général Mangin, fut couronné de gloire dans sa dernière opération de Verdun, en 1916 ; l'armée a confiance dans son étoile.

Cependant, ceux qui ont vu les premières et si heureuses journées de la Somme en 1916, déclarent que les tirs de l'artillerie française leur semblent moins denses que dans cette dernière offensive. En fait, sur l'Aisne, il y avait plus de bouches à feu, mais les tirs répartis sur une plus grande profondeur, se trouvaient être moins nourris sur les premières lignes.

La fête de Pâques, le 8 avril, le 12, le 13 se passent. Sans relâche, les destructions sont continuées ; la besogne s'accroît au fur et à mesure qu'elles sont plus avancées par l'obligation imposées de les entretenir toutes.

Le 14 avril au soir, une note envoyée aux commandants de groupe fait connaître que le jour J est le 16 avril, et l'heure H, 6 heures.

La 153e Division, à laquelle le régiment est rattaché, est encadrée à gauche par la 39e D. I. (20e C. A.), à droite par une division du 2e corps colonial. Le soir même du 16 avril, si le succès répond aux espérances, elle doit être dépassée sur les positions ennemies qu'elle aura atteintes, par la 168e Division qui continuera, à l'aube du 17 avril, le mouvement en avant.

Pour la nuit du 15 au 16, et pour la journée du 16 avril, le programme que doit remplir les 1er et 3e groupes du régiment est le suivant :

Dans la nuit, exécution de tirs très nourris de harcèlement et d'entretien de destructions. A partir de 6 heures, les deux groupes exécuteront des barrages roulants de 6 heures à 6 h 25 (3e groupe), de 6 heures à 6 h 45 (1er groupe).

Sitôt après ces tirs, chacun des groupes doit se porter en avant, par un itinéraire prévu et venir prendre position dans la région de l'Arbre de Cuny. De là, ils continueront les tirs d'accompagnement de l'infanterie, assurés jusqu'à leur arrivée par les batteries restées sur place qui ont été placées le plus en avant possible pour utiliser avec efficacité leur portée maxima. Le 16 au soir, le régiment sera remis à la disposition de sa division (la 168e), afin de participer avec elle à la continuation de la marche en avant.

Pour le récit de cette journée, inoubliable dans la mémoire de ceux qui l'ont vécue, l'officier chargé de faire l'historique rapide du régiment, s'excuse d'intervenir personnellement. Il n'a pu voir qu'un coin du champ de bataille ; dans la difficulté où il s'est trouvé de recueillir des documents, il n'a rapporté que les faits auxquels il a assisté, et par conséquent ceux des 1e et 3e groupes, liés par le même sort dans ces heures grandioses. Le récit sera incomplet assurément ; il ne saurait citer les actes très nombreux de courage et de dévouement sublimes qu'exécutèrent des héros demeurés inconnus. A ces derniers, qui pourront lire ces lignes, et surtout aux camarades tombés pour la France ce jour du 16 avril, il exprime ses regrets de n'avoir pas su transmettre le souvenir de leurs mâles vertus.

En vue de l'exécution des ordres reçus, dans la nuit du 15 au 16, les avant-trains des batteries des 1er et 3e groupes viennent se placer près des canons, car les batteries doivent être sur roues, cinq minutes après la fin du barrage roulant qu'elles ont mission d'assurer et il faut réduire au minimum les déplacements sur les routes qui passent par des points repérés, dont le bombardement sera intense, une demi-heure après l'attaque. Par bonheur, ce personnel des avant-trains, si vulnérable, traversa la nuit indemne, malgré les tirs de harcèlement sur nos batteries, mais les nerfs des conducteurs ; et de leurs gradés furent soumis à une sérieuse épreuve.

Les échelons des deux groupes avaient aussi fait mouvement dans la nuit et étaient venus se masser dans la vallée à l'Est de Madagascar, d'où leurs commandants, les sous lieutenants **GOUJAT** 3e groupe) et **LADEN** (1er groupe) avaient l'ordre de leur faire suivre les batteries de tir. Les T. R. seuls et les voitures, de service étaient laissés à l'arrière.

Le 16 avril, quelques minutes avant l'heure H, du plateau de Madagascar, le spectacle est indescriptible. De cet endroit, la vue s'étend assez loin sur les positions françaises ; les bouches à feu de tout calibre tirent à pleine volée dans un vacarme fantastique, cependant qu'une nuée d'avions, très bas à cause des nuages, survolent nos lignes, prêts à accompagner la progression de notre infanterie. Plus loin, derrière, s'élèvent les ballons.

A 6 heure, je téléphone au-lieutenant-colonel **BOSSUT**, commandant l'A. D. 153, sous les ordres duquel se trouvaient pendant la journée les deux groupes, afin de m'assurer, quelques minutes avant de débrancher le téléphone, que rien n'est changé au programme. Réponse négative. Mais quelques minutes après, un coureur arrive me portant un pli urgent : « Si une flamme verte est hissée au-dessus de la ferme de Comin (P. C. du général commandant le 20e C. A. et du général commandant l'artillerie du 20e C.A.) l'artillerie de campagne n'exécutera pas le mouvement présent. » Fâcheux message ! Le commandement douterait-il déjà du succès ? Mais 6 h. 30 vont sonner ; je ne m'arrête pas à cette réflexion et je monte à cheval. Pas de flamme verte en vue ; nous partons.

Je mets la colonne des batteries du 3e groupe sur l'itinéraire qu'elle doit suivre et où je la précède, avec ma reconnaissance de groupe par la ferme la Mal Bâtie, le village de Vendresse et le moulin Gillot. La route que nous suivons est très sérieusement encadrée par des obus de 105 ; un de mes adjoints, le lieutenant **FORTEMPS**, reçoit un léger éclat à l'épaule gauche qui ne l'empêche pas de continuer. Je songe avec inquiétude au sort de mes batteries qui auront à subir les tirs de barrage et d'interdiction dont nous recevons les premiers coups.

Au moulin Gillot, je dois bifurquer et par Chivy, me diriger sur l'arbre de Cerny. Mais là, il faut stopper. Un officier, chargé de l'aménagement des pistes qu'à partir de ce point, il faut créer pour l'artillerie, m'arrête et m'explique qu'en faisant quelques pas de plus, nous allons entendre les mitrailleuses tirer sur nous. Navrés, nous en faisons l'expérience. A 1.500 mètres, le Bois du Paradis est tenu par l'ennemi, et des abris qu'il occupe, sans être inquiété car le barrage roulant l'a déjà dépassé, il tire sur le défilé par lequel nous devons passer. Il suffit de montrer la tête pour être aussitôt salué.

Les batteries du 3e groupe et leurs échelons, suivis par la colonne du 1er groupe, nous ont rejoints pendant ces minutes d'arrêt. Il faut les arrêter sur la route de Vendresse à Verneuil. Or cette route est très sévèrement prise à parti par les Boches qui la bombardent avec des pièces de 150. On me signale des pertes sérieuses dans les échelons du 1er groupe.

Une section d'artillerie de montagne se présente au point où se trouvent arrêtées les reconnaissances de l'E.-M. et des batteries. Le lieutenant qui la commande veut passer outre aux avertissements que lui donne l'officier chargé des travaux d'aménagement. Je le vois encore, accompagné d'un vétérinaire, ouvrant la marche de la colonne de mulets. Les premiers éléments franchissent la ligne du défilement. Quelques secondes après, tout ce monde reflue en désordre sous le crépitement des Maxims. Il y a des morts et des blessés dont l'un, qui a une balle dans le ventre, reçoit les premiers soins du vétérinaire. Plusieurs mulets gisent sur le sol.

Il était environ 7 h. 30. Cette attente, dans l'inaction à peine le mouvement commencé, sous les gros obus, fut terrible. L'ordre du général commandant le 20e C. A. (général Mazillier) était formel. Sous aucun prétexte, les batteries portées en avant, ne devaient revenir à leurs anciennes positions, et aucun emplacement n'était possible, dans la zone où nous nous trouvions.

Vers 8 heures, les reconnaissances du 1er groupe (capitaine de Vaucelles) qui n'ont pas suivi le même itinéraire que leurs batteries et qui se sont arrêtées dans la vallée entre Chivy et le village de Beau et Chivy, sont vues par les mitrailleurs du Bois du Paradis. Les officiers du 3e groupe leur font signe d'accourir vers eux ; où nous nous tenons, du moins, nous sommes à l'abri des vues terrestres.

A 8 h. 30, aucun progrès ne peut être réalisé pour l'aménagement de la piste. Sitôt à l'ouvrage, les travailleurs sont fauchés. Tant que le Bois du Paradis est à l'ennemi, il ne peut être question de pousser plus loin. J'en rends compte dans un pli que je fais porter par un coureur, au lieutenant-colonel Bossut.

En attendant une réponse, nous essayons, avec le capitaine de Vaucelles, de nous rendre compte de la situation, en allant vers Chivy par des boyaux. Les renseignements sont peu encourageants ; devant nous, il est certain que l'attaque n'a pas réussi. C'est à peine si les Français ont occupé la première ligne de tranchées. Cela, nous pouvons le vérifier nous-mêmes, du saillant que nous avons pu atteindre ; très nettement, nous constatons, de flanc, l'occupation de la première tranchée allemande par nos troupes, et dans la seconde, les ignobles casques boches qui leur font face.

Quand nous retournons vers les groupes, la réponse est arrivée ; « Par ordre du général commandant le 20e C. A., surveillez de près l'aménagement des pistes, afin de vous y engager dès que possible ! » me fait transmettre le lieutenant-colonel Bossut. Il faut continuer à encaisser, inutiles.

Des officiers d'un régiment d'infanterie de la 108e Division (37e R. I, commandant **GOUIN**, capitaine **HUOT**) qui, vers 9 heures, traversèrent la route, devaient plus tard exprimer leur admiration envers ces artilleurs du 233e qui. impassibles, la bride au bras, demeuraient sans protection sur un terrain couvert de morts où tous les piétons qui passaient, rampaient de leur mieux pour chercher un abri dans les petits fossés qui encadraient la route. Des pertes dans les deux groupes continuaient à m'être signalées de l'arrière.

Il est 10 heures. Enfin, on me signale l'arrivée d'un coureur ; il me remet le message suivant, du lieutenant-colonel Bossut : « Par ordre du général commandant le 20e C. A. (général Mazillier)

abandonnez l'itinéraire qui vous avait été prescrit par Chiyy ; prenez l'itinéraire B2 et poussez jusqu'à 500 .mètres de la chaîne. » B2 est l'itinéraire qui avait été fixé pour certains éléments de la division : il traverse l'extrême droite de la zone d'action de la 153e D. I., alors que celui que nous devions suivre primitivement était tout à fait à la gauche.

Je ne doute pas, en communiquant le message aux officiers qui sont auprès de moi, que sur notre droite les événements aient été plus heureux ; l'ordre très impératif de pousser, s'il le faut, jusqu'à 500 mètres de notre infanterie me confirme dans cette opinion.

Il faut donc repasser par Vendresse. Demi-tour ! Les deux groupes se dirigent sur le nouvel itinéraire. Avec les reconnaissances, je les double et j'ai le triste spectacle, en passant, à hauteur du 1er groupe, des pertes qu'il a subies. L'attitude de tous est splendide.

Nous sommes tout de suite fixés sur l'avance de notre infanterie ; elle a pris les deux tranchées de première ligne ! Mes batteries nous rejoignent et, littéralement, la tête de colonne est bien à 500 mètres au plus de nos fantassins. Nous sommes encore cette fois bloqués ; heureusement, les batteries, sur la route tracée aux flancs Nord du ravin de Troyon, par la pente très abrupte du terrain, se trouvent mieux abritées des gros obus qui pleuvent dru sur le ravin.

Avec le capitaine **MOTEL** (commandant la 27e batterie), je rejoins le lieutenant-colonel **de VALON**, commandant le 418e d'infanterie, régiment de droite de la 153e D. I. Il est d'avis que les deux groupes ne peuvent, de l'endroit où ils sont, lui prêter aucun appui ; là encore, il est impossible de trouver, aux environs, des positions de batterie ; il faut reculer, afin de pouvoir tirer.

C'est vers 15 heures, après deux heures d'attente, que je reçois cet ordre de l'A. D. 153 : « Mettez-vous en batterie où vous voudrez et rendez-moi compte. »

Les places libres ne sont pas nombreuses. Je me décide pour un emplacement au col du Mont Charment, entre ce mouvement de terrain et Monbris, au Sud de la route de Vendresse à Moulins.

Le 1er groupe va se placer sur les pentes Nord de Madagascar.

En fin de journée, vers 17 heures, m'étant rendu avec un de mes adjoints au P. C. d'attaque du lieutenant-colonel Braun, sous les ordre duquel je devais être replacé, si le succès, ayant répondu aux espérances, la 168e D. I venait relever la 153e D. I., j'apprends que son P. C. est au Bois du Paradis, qui a été enlevé dans l'après-midi par la brigade du colonel Auroux. Le lieutenant-colonel Braun était aux côtés du commandant de la brigade.

Je me dirige de ce coté, n'ayant pu trouver de guide. La nuit tombant, il m'est impossible de m'y reconnaître dans ce terrain chaotique; qui sépare Chivy du Bois du Paradis ; je retourne au groupe et le lieutenant-colonel Bossut est averti de mon installation au col du Mont Charment.

Pour le 2e groupe (commandant Naudin) la journée avait été moins agitée. Il n'y avait pas de déplacement prévu pour lui, le jour du 16. Son personnel qui n'éprouva pas les mêmes émotions que celui des 1er et 3e groupes, eut du moins la satisfaction de faire œuvre utile en exécutant les tirs qui lui étaient demandés.

Ainsi donc, cette journée d'attaque, à l'aube de laquelle nous étions partis, volontairement pleins d'espoir, toutes nos énergies tendues vers le succès, n'avait pas de dénouement ! C'était sans résultat décisif, que tant de jeunes hommes avaient versé leur sang dans les actes les plus généreux.

Le 1er groupe en sortait particulièrement éprouvé. Alors que le 3e groupe, descendant du plateau de Madagascar, sous la pluie des obus, avait le bonheur de passer « entre les gouttes » et de poursuivre sa marche, à peu près indemne, jusqu'au moment de l'arrêt au moulin Gillot, le 1er groupe, qui le suivait, est sérieusement, atteint au carrefour de Vendresse. L'endroit est soumis à un bombardement sans arrêt. A la même voiture, le brigadier Lagrange est tué et les conducteurs blessés. Un d'eux, le canonnier **BOURDON**, a ses deux chevaux tués sous lui. Aussitôt, un attelage est demandé aux caissons de l'échelon et le canonnier Bourdon remonté, porte la voiture en avant.

Aux abords de Vendresse, il est impossible de rester en colonne. Le groupe se déploie sur le terrain très étroit qu'il peut utiliser. Une pièce de la 21e batterie (capitaine Bobillier) et une pièce de la 23e batterie (capitaine **MONBAILLY**) sont complètement mises hors de combat, et leurs chevaux tués. Parmi les victimes il y a le maréchal des logis Démange (23e batterie).

Le sous-lieutenant **GUYOT**, de la 21e batterie, est grièvement blessé. Il trouve la force de dominer ses souffrances et peut donner des ordres pour le transport des blessés, à l'abri d'un talus ; il surveille le mouvement et les fait conduire ensuite dans un poste de secours à Vendresse, où il se rend le dernier, assisté de deux servant qui le soutiennent. Là, tout ce personnel reçoit les soins les plus dévoués du médecin-major **BOBILLIER**, frère du capitaine, et de l'abbé **ESCALIER**, aumônier de groupe. Dans ce poste, improvisé à l'intérieur d'une maison de Vendresse, sons protection d'aucune sorte, ces braves gens devaient passer 24 heures avant leur évacuation sur l'arrière, et la région était une des plus violemment battues de tout le secteur.

Le sous-lieutenant Guyot ne se releva pas de ses blessures.

Le 17, les attaques étaient arrêtées. Les groupes reçoivent leurs nouvelles missions, jusqu'à nouvel ordre, défensives.

Alors que le 2e et le 3e groupes restent sur place (aux lisières S.O. de Moulins et au col de Mont Charmont), le 1er groupe se porte dans la région Ouest de Chivy. Les tirs de barrage du régiment sont dirigés dans la région de la sucrerie de Cerny (3e groupe) à droite, et à gauche dans les environs de l'arbre de Cerny (2e et 3e groupes).

Les difficultés pour les réglages sont extrêmes. C'est dans la tranchée de première ligne (tranchée de Hambourg) et quelque fois à des postes de guetteur (arbre de Cerny), qu'il faut se rendre pour observer les coups, à travers des tranchées bouleversées, n'offrant souvent pas la moindre protection. On juge des fatigues des téléphonistes et des dangers qu'ils eurent à courir pour assurer la liaison qu'il fallait rétablir presqu'entièrement, à chaque réglage. Dans les boyaux, on trébuchait sur les cadavres dont quelques-uns étaient à moitié ensevelis par là même explosion qui avait déterminé la mort.

L'ennemi réagissait très violemment et nos positions, faiblement protégées, avec un petit défilement, offraient une cible merveilleuse aux ballons dont les incursions de nos avions de chasse ne faisaient pas diminuer les ascensions.

Le 19 avril, une opération partielle sur la sucrerie de Cerny, tentée par nos troupes ne réussit pas.

Le 26, sur la droite de la zone d'action de la 135e D. I. (général **VALENTIN**) qui a relevé la 153e D. I., le 3e groupe participe à une action d'infanterie, qui lui attire de sérieuses représailles de l'artillerie ennemie. Il doit exécuter ses tirs sous un tir bien ajusté ; sa conduite « pleine de crânerie », suivant l'expression employée par le lieutenant-colonel **PUJOS**, commandant l'A. D. 135, lui attira les félicitations de la Division.

Mais, après quelques jours d'incertitude sur la tournure que vont prendre les opérations, voici que vers le 30 avril, il est question de reprendre, à brève échéance, les attaques. Convoqués à l'A D. 33, les commandants de groupe reçoivent leurs programmes pour les tirs de destruction.

De nouveau, il est prévu des positions en avant sur lesquelles doivent se porter certains groupes de 75, mais la confiance est moins générale, cette fois.

L'attaque est déclenchée le 5 mai. Elle ne nous procure qu'un gain de terrain léger, et ne nous donne pas de vues, sur la vallée de l'Ailette, qui gêneraient tant l'ennemi. La journée n'en est pas moins très dure pour les batteries qu'on fait tirer à outrance.

Les journées qui suivent se passent sans grave incident. Le 8 mai, le régiment est replacé sous les ordres du lieutenant- colonel Braun. Un peu de détente repose le personnel exténué.

Le 11 mai, 2 jours après que la 153e D. I. a remplacé en secteur la 135e D. I., violente contre-attaque boche. Mauvaise journée pour le 3e groupe qui voit tomber, avec d'autres victimes, deux sous-officiers d'élite, les maréchaux des logis **DESVOIS** et **MARY** ; les batteries durent faire leurs barrages et leurs contre-préparations sous un bombardement de 210.

Le 2e groupe fut aussi sévèrement éprouvé ; un obus lui enlève trois sous-chefs.

Dans cette phase écoulée du 17 avril au 12 mai, qui ne comporta pas de situations aussi tragiques que celles du 16, que de belles actions accomplies !

Le 17, le capitaine **MOTET**, commandant la 27e batterie, part pour la tranchée de Hambourg, en première ligne, afin d'effectuer un réglage. Sur le terrain détrempé et tout bouleversé des tranchées, il glisse et se luxe l'épaule. Le groupe a besoin de ce réglage qu'il se trouve seul, en ce moment, à même d'assurer. Ce vaillant officier reprend sa marche rendue affreusement douloureuse, parvient à se glisser dans un trou d'obus en première ligne, règle le tir du groupe, et le plus simplement du monde, retourne à sa batterie.

Le 26 avril un obus de 15 tombe sur un abri de Mont Charmont, ensevelit un sous-officier, le maréchal des logis **DANIEL**, et le canonnier **GARNIER**, de la 27e batterie. Le capitaine **Le MASSON**, averti, se précipite sous les obus ; on accourt à son appel, la terre vole sous l'effort des pelles et des pioches que manient, par un bombardement intense les travailleurs dirigés par le capitaine. Le maréchal des logis Daniel est sauvé ; surmontant ses émotions, il s'emploie à dégager Garnier, mais le sable ne s'entrouvrit plus que pour nous livrer un mort.

Le 5 mai, jour de notre deuxième attaque, 1e sous-lieutenant **VOISIN**, jeune officier, sorti de l'arme de la cavalerie et arrivé quelques jours avant au 2e groupe, assure la liaison de son groupe avec l'infanterie. Toute la journée, il y déploie une magnifique ardeur, faisant l'admiration de son détachement ; il est atteint sur le bord de la tranchée, près de l'arbre de Cerny, par un obus de 77 qui le tue. Sa nature ardente et généreuse, qui s'était révélée, en peu de jours, à ceux qui l'avaient approché lui avait fait vingt fois braver la mort dans la journée. Pour ramener son corps en arrière des lignes, ses hommes furent héroïques. Ils eurent à traverser, chargés de sa dépouille, le ravin de Chivy où tant des nôtres trouvèrent la mort.

Le même jour, au 1er groupe, le sous-lieutenant Daniel, parti avec l'infanterie, passe une partie de la journée entre les lignes dans des trous d'obus d'où il parvient à envoyer des renseignements à son commandant. Volontairement, ses téléphonistes se mettent à la disposition d'un commandant de compagnie qui les utilise comme coureurs.

Le 11 mai, où fut déclenchée une forte contre-attaque ennemie, le capitaine Bertin-Boussu et le lieutenant **POUSSET** (29e batterie) se trouvent près de leurs pièces, au moment où notre infanterie demande le barrage. Leur personnel est à la soupe, dans les abris. Le capitaine s'improvise pointeur, le lieutenant chargeur et tireur tout ensemble, et à eux deux, sous les gros obus qui tombent sur les batteries du groupe, ils assurent les premiers coups de barrage.

Le maréchal des logis **GILSON**, du 2e groupe, se fit remarquer par sa magnifique attitude au cours de cette période, dans la liaison avec l'infanterie.

Le 12 mai, le régime du secteur se calmait. Le 3e groupe recevait l'ordre d'évacuer les positions du Mont-Charmont pour prendre position sur le plateau de Madagascar, près de ses premiers emplacements.

Quelques journées furent encore mauvaises jusqu'à la fin du séjour du régiment dans l'Aisne. Le 1er groupe eut des pertes.

Vers le 12 juin, les 2e et 3e groupes étaient portés vers l'Ouest; dans la région de Moussy. Le 18 juin, le régiment était enfin relevé et embarqué pour la région de Charmes, où il devait faire un séjour de trois semaines bien nécessaire pour le repos de tous. De là, la 168e D. I., avec laquelle, chose curieuse, le régiment n'avait pas été associée une seule fois pendant cette campagne de l'Aisne, était

dirigée sur la Lorraine, où elle prit le secteur entre Champenoux et Nomény. Elle y resta jusqu'au 23 octobre ; après une période d'instruction au camp de Saffais qui, vraisemblablement, était préparatoire à un engagement prochain, les troupes de la D. I. furent maintenues dans leurs cantonnements entre la Mortagne et la Moselle. Les événements malheureux de Caporetto venaient de se produire et, sans doute, le haut commandement eût-il à changer ses plans.

Le 27 juillet, le général **MAGNA**, commandant la 168e D. I. remettait la croix d'officier de la Légion d'honneur au commandant Naudin et la croix de chevalier au capitaine **MONBAILLY** (23e batterie), récompenses bien méritées de ceux qui les reçurent.

A 62 ans, le commandant Naudin venait de commander, pendant ces trois mois que les plus endurants trouvèrent extrêmement sévères, avec une activité inlassable et le plus magnifique dévouement, son groupe transformé en batteries de 75 quelques semaines seulement avant d'avoir à accomplir les missions les plus délicates.

Assez peu préparé par le service des pièces de 90 à l'emploi que le commandement faisait du 75, il fut à hauteur des tâches les plus difficiles. Son personnel, formé de classes nettement plus anciennes que dans le reste du régiment, eut à cœur de se montrer digne du nouveau rôle qu'on lui faisait jouer et en toutes circonstances, son attitude fut splendide au feu.

Le capitaine Monbailly, le second récipiendaire, était de la territoriale. Il avait reçu sur sa demande, le commandement de la 23e batterie. L'armée active ne possédait pas d'officier plus ardent, ni plus convaincu que lui.

Partout où il passa, au cours de la campagne, il se signala par son énergie. Très actif, passionnément attentif aux intérêts de sa troupe, il avait fait de sa batterie une unité de premier ordre. En toutes circonstances, il déployait un admirable entrain ; et le commandement put le constater, lorsqu'en octobre 1918, ayant reçu provisoirement le commandement d'un groupe de 155-C divisionnaire, dans des circonstances très dure[8,] il sut en tirer, en peu de jours, le meilleur rendement. Son courage était remarquable, et sa troupe en eut bien des exemples.

Au début de novembre, le capitaine **MAURICE**, de la 25e batterie, recevait la croix de la Légion d'honneur des mains du général Pétain, qui était venu à Bayon voir les officiers de la division.

Ce fut l'occasion, pour beaucoup d'officiers, de connaître le chef des armées françaises. En cette fin d'année 1917, lourde de nombres préoccupations pour la France, son attitude froide, décidée, et les quelques paroles claires et très simples qu'il prononça, nous laissait à tirer la meilleure impression et fut un motif de réconfort.

—1918—

Dès le début de cette année, les Alliés devant le front occidental attendaient la grande offensive sur laquelle l'ennemi mettait ses derniers espoirs.

Le 1er janvier, la 168e Division entre en secteur dans la région de Verdun, par une période de très grands froids.

Le terrain occupé par la division, à cheval sur la Meuse, s'étendait de Samogneux (rive droite) à la côte 304 (rive gauche). Son affreuse désolation, cachée à notre arrivée sous un épais manteau de neige, nous apparut plus tard dans toute sa réalité.

Sur la rive droite, le secteur fut très agité et le 79e R. I. qui le tenait avec l'appui du 1er groupe, eut de lourdes pertes. L'activité de l'ennemi s'y montra croissante jusqu'au 21 mars, allant parfois jusqu'à des opérations de bataillon et même de régiment. Depuis cette date, le calme s'établit.

Les 37e et 160e R. I. furent plus tranquilles sur la rive gauche. L'inconfortable de l'existence, par l'hiver très rigoureux que nous subissions et les relèves peu fréquentes furent de sérieuses causes de fatigue, mais, par le feu, ils ne furent guère éprouvés.

Au régiment, le 1er groupe (commandant **HOPPENOT**), établi sur la rive droite, dans le ravin de Saint-Martin, eut à subir de très violents bombardements à obus explosifs et à gaz. De profonds abris qui existaient mirent le personnel à couvert ; il ne put éviter les pertes dues à l'intoxication par les gaz.

Plus favorisés, les 2e et 3e groupes, en position entre Chattantourt et Charny, sur la rive gauche, à part la 29e batterie au Sud de la cote 304 qui fut très fréquemment bombardée, n'eurent pas à déplorer de pertes. Mais le personnel était très fatigué par les travaux de renforcement des défenses que poussait à fond le commandement.

C'est dans cette région que nous fûmes atteints par les communiqués de fin de mars et d'avril. Il nous semblait étrange d'être relativement si tranquilles, quand, sur le front, se livrait une pareille bataille. Mais notre tour devait venir.

Entre le 18 et le 20 avril, une division du 13e C. A. relève la 168e, et nos batteries cèdent la place au 36e d'artillerie.

Quelques jours de repos dans la vallée de l'Aire à Beauzée et aux environs, puis nous nous, dirigeons en deux étapes vers les quais d'embarquement de l'Argonne. Nous partons de Givry pour les Flandres, au moment où le Mont Kemmel venait d'être pris.

Débarquement à Dunkerque le 2 mai. La canonnade, sur le front, était incessante ; nous allions, sûrement, être engagés au plus tôt.

Le 4, le régiment se trouve aux abords Nord du Mont Cassel. Le même jour, à 10 heures, le 3e groupe est alerté ; le chef d'escadron doit partir en reconnaissance au Mont des Cats à 25 kil et le groupe doit se mettre en batterie dans la nuit.

Le délai était court ; le groupe, cependant, put se mettre en batterie sans incident, au Sud du Mont des Cats, dans les environs de la ferme de Note-Boon. Les 2e et 1er groupes occupèrent leurs positions dans la nuit du 5 au 6 mai ; le 2e groupe (commandant **CIAVALDINI**) auprès de Berther, le 1er groupe au Mont Kokerecle. Leur mouvement s'effectua avec des pertes sérieuses, dues aux tirs de harcèlement constamment entretenus sur toutes les routes.

Le régiment était destiné à renforcer l'A. D. 133 (1), que nous connaissions déjà, et dont la division tenait le front devant Bailleul, entre le Mont Kemmel à gauche et le village d'Estaires, à droite.

La région, d'une admirable fécondité, toute verdoyante, où les champs de blé poussaient pleins de promesse, venait d'être évacuée par la population civile, après l'avance de l'ennemi succédant aux attaques du 9 avril. Jusque-là, elle était demeurée indemne, et nous pouvions admirer les luxueux camps britanniques que nos alliés avaient installés autrefois sur la zone actuelle des batteries.

Terrain ingrat pour les artilleurs. Les rideaux d'arbres très nombreux permettent à peine d'entrevoir quelques maisons et la carte est tellement chargée d'habitations dans ce pays si peuplé, que les officiers ont des difficultés extrêmes à s'y reconnaître. Des observatoires d'artillerie, on ne voit guère que les premières lignes ; pour avoir des vues plus étendues, il faut monter au Mont des Cats où l'on est trop éloigné des lignes. Le sol est très humide, même par le beau temps et l'eau s'y trouve à 1m50 de la surface ; on ne peut donc s'enterrer que partiellement, et les parties basses, les seules qui offrent un léger défilement dans cette plaine des Flandres, sont inoccupables par les batteries qui ne peuvent y établir leurs canons.

Pendant longtemps, la troupe n'eut d'autre abri que les maisons abandonnées, lesquelles furent successivement détruites et surtout incendiées par les obus de l'ennemi.

Dès son arrivée, le régiment eut à fournir un très gros effort. A chaque batterie, on impose l'exécution de tirs continuels de jour et de nuit. Du moins, avons-nous la satisfaction de constater que nos ennemis, sous nos bombardements incessants, recevaient certainement encore plus d'obus que

nous. Leur existence, en dehors des abris, devait être impossible. Cependant toutes nos positions étaient battues et elles se trouvaient presque sans protection. Il y eut de lourdes pertes.

Le 9 mai, le capitaine **ROZE** (22e batterie) et l'aspirant **FEUILLETTE** se rendent à un observatoire du Mont Noir, pour effectuer un réglage. Ils sont pris sous une 'rafale de 150 qui les tue.

Dans le même groupe (commandant Hoppenot), plus tard, un obus de gros calibre écrase l'abri léger où se trouvent le capitaine Monbailly (23e batterie) et le sous-lieutenant **BOUYER** ; les deux officiers sont sous les décombres. Le capitaine, très violemment commotionné, à force de volonté, peut diriger les efforts que font ses hommes pour les délivrer ; on peut retirer le sous-lieutenant, déjà mort ; on le dégage lui-même ensuite, au moment où il allait être asphyxié.

Les positions du 2e groupe (commandant Ciavaldini) étaient devenues rapidement intenables, dans la région de Berthen. Il fallut les déplacer et c'était chose difficile dans cette région où les emplacements n'étaient pas nombreux.

Parmi ses morts, ce groupe eut à compter le sous-lieutenant **MULLER**, de la 2e batterie, jeune officier doué des plus belles qualités militaires.

Le 3e groupe, dans la région de Note-Boon, fut aussi très sérieusement éprouvé.

Le 19 mai, à la 27e batterie, après un bombardement à obus toxiques subi la veille, 20 hommes de la batterie de tir deviennent incapables d'assurer le service et sont évacués ; en 3 jours, les 3 officiers de la batterie sont évacués. Une pénurie complète d'officiers et de servants se fait sentir.

Au pied levé, le lieutenant **SPIESS**, de la 28e batterie, prend le commandement de la 27e batterie, assisté de l'aspirant **DINTRANS**, que nous devions perdre en fin de campagne. Reprenant la batterie en main, dans ces circonstances très dures, il en obtient un rendement excellent.

Le 9 juin, après avoir occupé deux positions successivement rendues intenables, la 28e batterie (capitaine Le Masson) reçoit un très violent bombardement d'obus à ypérite qui fait dans son .personnel de très sérieux ravages.

La ferme dans laquelle la 29e batterie avait improvisé ses abris, est encadrée, le 27 mai, par des obus ennemis. Son jeune commandant, le lieutenant **GELAIN** qui a remplacé le capitaine Bertin-Boussu nommé chef d'escadron, se distingue dans cette circonstance. Aidé par un personnel résolu, il arrive à sauver du feu tous les équipements de sa troupe ; un maître-pointeur, **DUVAL**, fut remarquable de courage, dans cette occasion.

Le même accident se produit à la 27e batterie, le 1er juin, où le feu s'étant communiqué aux dépôts d'obus près des pièces, met les quatre canons hors d'état de tirer. La nuit suivante, la batterie avait quatre canons nouveaux et occupait une nouvelle position.

Les quelques lignes qui précèdent font mal ressortir la fatigue extrême qu'eût à supporter la troupe. Le haut commandement croyait à une offensive allemande sur les Monts des Flandres, et pendant plusieurs semaines après notre arrivée, l'absence de travaux défensifs devant nous confirmait dans cette opinion ; ce labeur extrême que nous fournîmes, était destiné, sans doute, à gêner au maximum ses préparatifs. Par deux fois, le 18 juin, que les Anglais prétendaient devoir être la date de l'opération, et le 24, nous attendîmes, la nuit, le début de la cérémonie par laquelle le Boche avait inauguré ses grandes attaques. On conçoit volontiers l'énervement qui pût en résulter pour les régiments en secteur.

Les troupes britanniques nous relevèrent dans les premiers jours de juillet, précédées par une division du 7e C. A. qui ne demeura en secteur que peu de temps.

Le régiment avait été en liaison avec l'artillerie de nos alliés, à notre droite, et les rapports entre le 3e groupe et une brigade d'artillerie écossaise furent des plus cordiaux.

Le 5 juillet, la 168e D. I. et le 233e s'embarquaient dans la région de Saint-Omer et arrivaient le 7, dans la région de Chantillv.

Dans des villages près de la forêt, le régiment goûta le repos jusqu'au 13 juillet; c'étaient les premiers jours de réelle détente depuis janvier ; ce furent les derniers avant l'armistice du 11 novembre. Ils n'étaient pas de trop avant son engagement dans une série d'opérations qui devaient dépasser, par les sacrifices demandés, tout ce qui avait été accompli jusque-là.

Le 13 juillet, à 19 heures, le régiment est alerté : les batteries de tir doivent être embarquées en autobus et camions, immédiatement. On part à 22 heures par Senlis et Crépy-en-Valois. A 6 heures, le convoi arrive dans la région de Mareuil-sur-Ourq le 14 juillet.

Aussitôt arrivés, ordre de partir en reconnaissance des positions du repli que le groupe peut avoir à occuper : l'offensive ennemie est proche.

Le 15 juillet, à 18 h. 30, ordre d'embarquer en camions. Aucun matériel de chargement, pas de quais ; l'opération dure toute la nuit. On part à 5 heures; le 16, sous la nouvelle du début des attaques boches.

Débarquement à Bailly, près de Montmirail, à 13 heures, le même jour. On bivouaque, pour repartir le 18 juillet à 1 h. 30 et aller cantonner à Verdon, où l'on arrive à 10 heures.

A 11 heures, reconnaissance pour tous les groupes. Auprès de l'A. D. 18 où nous devons recueillir les renseignements sur nos missions. Nous y apprenons la victoire des 10e et 6e armées. Nos positions sont près de la ferme Bel-Air, au Sud d'Igny-le-Jard. Les reconnaissances retournent au bivouac à 20 h. 30, pour conduire les batteries sur les positions où nous arrivons le 19 juillet à 3 heures.

Notre mission est d'appuyer l'attaque que doivent faire le 20, les troupes françaises au Sud de la Marne. Le régiment appuiera sa division. L'attaque est déclenchée à 6 heures : l'ennemi a évacué le terrain devant nous ; le programme prévu s'accomplit cependant intégralement ; les batteries font leur bond en avant, et de la ferme du Vivien, reçoivent l'ordre de tirer sur les passerelles de la Marne.

L'ennemi, d'ailleurs, dont l'infanterie avait évacué le terrain, réagit, au cours de notre progression, par son artillerie. Le 79e R. I. qu'appuie le 3e groupe a de sérieuses pertes et le sous-lieutenant **MARANDE**, en liaison auprès de lui, est mortellement blessé, dans les vagues d'assaut.

Le 20 au soir, des batteries viennent nous remplacer ; on passe la nuit au bivouac d'où l'on repart le 21 à 2 heures. Par Epernay, Dizy-Magenta, nous atteignons les bois de Hautvillers, au soir.

Le 22, le régiment exécute ses reconnaissances pour l'occupation de positions, le 23, dans la nuit, au Nord de Damery.

Le 23, le 37e attaque sans succès la ferme des Grands Savarts. La journée est très dure pour le groupe ; le vénérable abbé Escalier, aumônier du régiment, attaché au 1er groupe, est tué, le lieutenant Humbert très grièvement blessé.

Le 24, les batteries sont maintenues sur leurs positions, au Nord de Damery, où les 1er et 2e groupes sont très violemment bombardés.

A 21 heures, elles vont bivouaquer dans la forêt de la Montagne de Reims et le 25 juillet, au soir, elles vont se placer dans la région Bois d'Ecueil-Ville-Domange, sur le côté Est de la poche que commence à vider notre ennemi.

Cette marche de nuit, faite le 24, de Damery à la forêt de Reims, par un magnifique clair de lune, demeurera dans le souvenir du régiment. Sur Epernay, les avions boches exécutaient un bombardement infernal ; ils passaient nombreux au-dessus de nos têtes et il nous semblait impossible qu'ils ne nous vissent pas. Au lieu-dit le Cadran, sur la route de la forêt, ils jetèrent des bombes qui nous causèrent quelques pertes. Dans des bivouacs anglais établis à proximité, elles furent très meurtrières.

Le régiment est d'abord mis à la disposition de la 77e D. I. qui tient le front Sainte-Euphraise-Ferme de Villers-aux-Moines-Bois des Dixhômées (P. C. à Chamery). La journée du 25 fut une journée importante. Un instant, après une attaque désespérée sur la fameuse cote 240 (à l'Est de

Vrigny), les Allemands occupèrent cette forte position. Une division coloniale, aidée par un des régiments de la D.I. (la 79e) la reprit, pour la conserver définitivement.

Sous la pression énergique des Alliés (Anglais, Italiens, Français étaient juxtaposés dans ce secteur) l'ennemi reculait. Le 29, la 77e D. I. prononce une attaque locale qui fait réaliser de sérieux progrès dans la région de Bligny.

Au cours de ces journées, le régiment mérite une citation à l'ordre du 20e C. A.

Le 2 août au soir, alors que le régiment échange ses positions avec celles d'un régiment à tracteurs, afin d'avoir sa zone d'action devant le front de la 168e D. I., on apprend que le Boche a repassé la Vesle. La matinée, il avait vidé ses coffres par un bombardement intense sur nos positions, et, maintenant, des hauteurs au Nord de la Vesle, il arrosait de fusants toutes les routes qui permettaient à nos troupes de pousser jusqu'à la Vesle.

Dans la nuit du 2 au 3, les batteries du régiment sont portées dans la région Pargny-les-Reims-les-Mesneux.

Dans la nuit du 3 au 4, et du 4 au 5, le 3e groupe reçoit l'ordre de s'établir dans la région de Geveux ; il doit pouvoir, le 5, à l'aube, appuyer une attaque de la 168e D. I. sur les passages de la Vesle.

Les journées passées par ce groupe, près de Gueux, furent affreusement dures ; la vie, à travers un bombardement continu à explosifs ou à gaz, y fut intolérable.

L'accès aux positions était impossible de jour ; à la sortie de Vrigny, point de passage obligé que l'ennemi bat à vue directe, se présente un glacis de 3 kil descendant jusqu'à la Vesle, qu'il faut traverser. Les colonnes de ravitaillement doivent, chaque nuit, affronter cette zone. Vraiment, ceux qui ont vécu ces journées du 5 au 12 août, dans le groupe, s'étonnent d'en être revenus.

Le sous-lieutenant **DUBOIS**, de la 29e batterie, y trouva la mort. Surpris par un violent bombardement, au milieu de sa batterie, il donnait des ordres pour assurer la sécurité de son personnel, lorsqu'il fut atteint par un éclat d'obus. Sa mort fut une lourde perte pour le 3e groupe, où tous, officiers et canonniers, aimaient ce jeune officier, d'un enthousiasme patriotique et d'un courage admirables. Le personnel de liaison, cyclistes, téléphonistes, fut particulièrement éprouvé par le feu.

Le 13 août, le 3e groupe est reporté plus en arrière sur la ligne des 1er et 2e qui, en position, entre Ormes et Reims, avaient été pendant la période précédente, moins inquiétés. D'ailleurs, à partir de cette date, la réaction ennemie diminua beaucoup d'intensité : l'activité se portait sur d'autres parties du front.

Le 1er octobre, à la suite de l'offensive franco-américaine du 26 septembre, et des opérations de la Xe Armée, l'ennemi abandonne la ligne de la Vesle ; la 168e D. I. franchit la rivière, prend possession du fort Saint-Thierry et de tout le massif des hauteurs au N. de la rivière : Merfy, Saint-Thierry. Le soir, elle est arrêtée devant le canal.

Quatre jours, nous demeurons devant le fort de Brimont ; le 5, ou moment où va se préparer une attaque sur le fort, on constate que l'ennemi s'est dérobé, abandonnant tous les monts de Champagne. Le même jour, le régiment bivouaque sur les pentes du fort.

Le 6, les groupes se portent à l'Est de Bourgogne, afin d'appuyer les régiments de la division qui essayent de forcer les passages de la Suippe, devant Saint-Etienne. Pendant trois jours, l'ennemi oppose une très vive résistance, et la D. I. est relevée avant d'avoir franchi la rivière.

Le régiment, en deux étapes, gagne la région de Ay, d'où nous sommes aussitôt embarqués pour Noyon, afin de participer aux opérations de la 1re Armée sur l'Oise.

Cantonnés le 15 octobre aux environs de Ribécourt, dans des villages détruits lors de l'offensive du 9 juin, nous nous dirigeons vers Séry-les-Mézières-Moy-Alaincourt, sur les bords de l'Oise. Ces villages ont été abandonnés par l'ennemi, qui résiste opiniâtrement sur le plateau de Villiers-le-Sec.

Du 20 au 26 octobre, la 168e D. I.; en liaison avec la 153e D. I., mène des assauts sur cette position, qui le 26 sont couronnés de succès et rapportent beaucoup de prisonniers.

L'ennemi continue sa retraite, énergiquement poursuivi malgré les fatigues et les vides causés dans les unités.

Du 27 au 30 octobre, ce sont les opérations entre Guise et Héric la Viéville, sur la ferme de la Désolation.

Le maréchal des logis **DUJARRIER**, du 3e groupe, tombe mortellement blessé le 27. Ce sous-officier avait été merveilleux d'héroïsme pendant toute la campagne. Le 4 novembre, jour où ce groupe tira son dernier coup de canon, le sous-lieutenant **DINTRANO**, de la 29e batterie, trouva la mort en se rendant à une de ses pièces pour vérifier une consigne de barrage. Sous un bombardement intense qui pouvait faire croire à un coup de main ennemi, et à l'éventualité d'un barrage de protection, il voulut s'assurer du service de ses pièces ; un obus de 105 l'atteignit ; dans les Flandres, il avait deux fois échappé miraculeusement à la mort.

Ce fut le 5 novembre, dans le village d'Aubilly, devant lequel nous nous battions depuis plusieurs jours, que nous eûmes l'émotion de revoir des Français qui étaient sous la botte depuis 1914. La misère de ces pauvres gens qui vivaient dans les caves depuis que nous tirions sur leur village, pour échapper à nos coups, était effrayante.

En continuant la poursuite par Wiège-Faty, Saint-Algis, Marly, Etréaupont, Mondrepuis, nous revîmes partout de nos compatriotes. Nous étions touchés jusqu'aux larmes par le récit de leurs malheurs ; ils oubliaient leur détresse pour augmenter notre bien-être. C'était bien les membres d'une même famille qui se retrouvaient après un long temps d'épreuves.

Le 9 novembre, le régiment cantonnait à Mondrepuis (6 kil. Ouest d'Hirson), où s'installait le Q. G. de la Division. Le 10 au matin, nous étions mis en réserve dans la région d'Effry (quelques kilomètres en arrière) et le 11 au matin, nous apprenions que l'armistice était signé.

Tels furent les événements auxquels assista le régiment, au cours des deux années de son existence, car il fut dissous le 11 janvier 1919, à la même date que la 168e D. I.

Beaucoup d'actes de bravoure ont été passés sous silence ; le temps et la place ont manqué. D'ailleurs, dans notre arme, que de traits demeurent inconnus !

Composé d'éléments excellents, bien commandé, le régiment n'eut pas la chance de participer à une de ces grandes opérations réussies, de la période de stabilisation, qui valurent à leurs heureux exécutants tant de prestige et d'honneurs. Il le regretta bien souvent. Aujourd'hui, les regrets sont effacés devant la Victoire, acquise par les efforts de tous. Nous avons eu notre récompense.

G. CAVALIE.

Tués à l'Ennemi

Le nombre des tués et des blessés des trois Groupes du Régiment portés sur les listes ci-jointes ne comprend que les morts et les blessés de 1917 à l'armistice, temps de l'existence du régiment.

1er GROUPE				
NOMS	GRADES	Bies	DATES	OBSERVATIONS

M. Roze	Capitaine	22e	9 mai 18	
M. Véry	S Lieut.	21e	12 avril 17	
M. Guillot	S, Lieut.		16 avril 17	Mort des suites de ses blessures.
M. Bouyer	S/Lieut.	23e		
M. Escalier	Aumônier cathol		27 mai 18	
Feuillet	Aspirant		23 juillet 18	
Dumange	M.-d.-L.		9 mai 18	
Poncet	Brig.	21e	16 avril 17	
Lagrange	Brig.	22e		
Garnier	2e CC			
Perney		23e		
Vallée	Branc.			
Bourbrun	2e CSt	21e	fin avril 17	
Segond				
Boildieu				
Clémence				
Guillermin			mai 17	
Bissy				
Vendelle				
Pelay		22e		
Ales			février 18	
Vacher		21e	7 mai 18	
Raffort		23e	22 mai 18	
Cloux	M. P.			
Flandre			27 mai 18	
Lefort	2e CC	21e	juin 18	
Marilletl	2e CSt		juillet 18	
Nombre de blessés : 130.				

2e GROUPE				
NOMS	GRADES	Bies	DATES	OBSERVATIONS
M, Voisin	Lieut.	24e	avril 17	
M. Muller	S Lieut.	26e	15 juin 18	
Théveniol	M.-d.-L	24e	avril 17	
Rolou		25e		
Calpin		24e	9 mai 18	
Bouillot				
Lacour		26e	6 mai 18	
1 Brigadier		24e	avril 17	
Pourny	1er CSt	26e		
Théveniaud	2e CC	24e	9 mai 18	
1 Conducteur				
Mulou	2e CSt	25e	6 mai 18	
Velloni	2e CC		8 mai 18	
1 Canonnier		24e	septembre 18	

3e GROUPE				
NOMS	GRADES	Bies	DATES	OBSERVATIONS
M Marande	S Lieut.	28e	20 juillet 18	Mort des suites de ses blessures.
M. Duboix		29e	12 août 18	
M. Dintrans			4 nov 18	

Devoix	M.-d.-L		11 mai17	
Mary		28e		
Racinel		27e	septembre 18	Mort des suites de ses blessures.
Dujarrier		29e	27 octobre 18	
Phillippon	Brig.	28e	11 août 17	
Bascou		27e	11 juin 18	
Garnier	2° CSt	28e	26 avril 17	
Goulu		29e	11 mai 17	
Volatron	MP			
Dupeyroux	2e CSt		4 juin 17	Mort des suites de ses blessures.
Mortegoulle	1e CC	3e CR	juin 18	Mort des suites de ses blessures.
Perrocheau	2e CSt	28e	10 juin 18	
Mercier		27e	23 juillet 18	
Cambron		29e	28 juillet 18	Tué en serv. corn.
Jacquelin			5 avril 18	
Lardeux	2e CC	3e CR	15 sept. 18	Tué en serv. com. 1
Vergne				
Ferrel	2e CSt	28e	31 juillet 18	Mort des suites de ses blessures.
Picaud				Mort des suites de ses blessures.
Pajol	2e CC	29e	5 août 18	
Laurec	1er CSt	28e	3 nov. 18	Mort des suites de ses blessures.
Ollier				Mort des suites de ses blessures

Quelques Citations

233 Régiment d'Artillerie de campagne. Ordre du 20e C. A., n° 396 :

Régiment de premier ordre qui, sous .les ordres du lieutenant- colonel Braun, s'est en toutes circonstances distingué par ses belles qualités militaires, son endurance, son attitude au feu et un esprit de discipline qui ne s'est jamais démenti ; au cours des dernières opérations sur la Vesle et sur l'Oise, a prêté à l'infanterie l'appui le plus immédiat et le plus efficace, la suivant au plus près, malgré les obstacles accumulés par l'ennemi et à travers les terrains les plus difficiles ; a ainsi puissamment contribué au succès des opérations.

Lieutenant POUSSET Paul-Albert, Ordre du 20e C. A, n° 296 :

S'est porté spontanément à une pièce soumise à un bombardement violent et momentanément démunie de son équipe de servants, l'a servie lui-même avec le plus grand calme et le plus grand mépris du danger.

Maréchal des logis BUMANGE Paul. Ordre du 20e C. A., n° 296 :

Sous-officier modèle de courage et d'entrain. Le 31 mars 1917 n'a pas hésité à se porter à sa pièce sous le bombardement pour s'assurer de l'état de ses munitions. Tué le 16 avril 1917.

Capitaine BOULARD de VAUCELLES Guy-Marie. Ordre du 20e C. A., n° 296 :

Jeune capitaine plein d'ardeur communicative. Commande son groupe avec une compétence absolue et a obtenu d'excellents résultats dans la préparation et l'accompagnement des attaques Toujours aux observatoires les plus avancés, a porté son groupe en avant dès le début de l'attaque du 16 avril 1917, et a pris position malgré un vif bombardement qui a causé des pertes importantes.

Capitaine BERTIN-BOUSSU Paul Jean. Ordre du 20e C. A., n° 296 :

Officier de très grande valeur, choisi pour remplir avec sa batterie une mission particulièrement dangereuse et difficile, s'en est parfaitement acquitté et a obtenu pour la préparation et l'exécution des attaques du 16 avril 1917, les résultats les meilleurs.

Capitaine MONBAILLY Henri-Emile. Ordre du 16e C. A., n° 271 :

Officier d'une énergie et d'un courage exceptionnels, faisant l'admiration de ses hommes pour lesquels il est un exemple constant de dévouement. Enseveli par le bombardement du 27 niai 1918, son lieutenant tué à ses côtés, dirigea lui-même avec le plus grand sang-froid les travailleurs qui le dégageaient et maintenant par ses encouragements un canonnier blessé et enterré à côté de lui.

Sous-lieutenant BOUYER Georges. Ordre du 16e C. A., n° 271 :

Jeune officier dont le calme au feu et la bravoure faisaient l'admiration de tous, s'est dépensé sans compter pendant les combats de Verdun (janvier-avril 1918) et de mai. Tué à son poste de combat aux côtés de son capitaine le 27 mai 1918 par l'explosion d'un obus.

Maréchal des logis MIODON Louis. Ordre du 36e C. A. :

Sous-officier très courageux. A su maintenir l'ordre dans sa colonne au cours de nombreux ravitaillements de nuit sous de très forts bombardements. Les 18 et 21 mai 1918 en particulier, a eu le premier jour son cheval blessé et le deuxième jour son cheval tué sous lui. A néanmoins accompli sa mission jusqu'au bout, quoique légèrement blessé.

Lieutenant GELAIN Jean. Ordre du 16e C. A., n° 272 :

Appelé récemment à la tête d'une batterie dans des circonstances particulièrement agitées, a affirmé aussitôt d'une façon remarquable les plus belles qualités de commandement. Sous de très violents bombardements et dans un incendie auxquels a été exposé son personnel le 27 mai 1918, s''est montré un modèle de calme et de décision. Magnifique exemple pour sa troupe.

Maréchal des logis BAUGAS Pierre. Ordre du 16e C. A., n° 272 :

Chef de pièce plein d'allant et de sang-froid. Dans la nuit du 25 au 26 mai 1918, la batterie étant soumise à un violent bombardement d'obus toxiques et explosifs, a continué jusqu'au bout, quoique intoxiqué, de diriger le tir de sa pièce, donnant ainsi à ses hommes un bel exemple de conscience et de devoir.

2e canonnier servant BRUTEL Eugène. Ordre du 16e C. A., n° 272 :

Excellent soldat, rempli d'entrain et de sang-froid. Le 26 mai 1918, faisant le nettoyage de son canon, et surpris par un bombardement violent, a remonté son canon et ne s'est abrité qu'après l'avoir remis en état de tirer.

Lieutenant-colonel Braun Lucien. Ordre du 16e C. A., n° 273 :

Officier supérieur ayant toujours fait preuve des plus belles qualités militaires ; s'est affirmé particulièrement comme chef de corps, à la tête d'un régiment composé de groupes ayant à la vérité chacun un passé glorieux, mais d'origines différentes dont il a su faire une unité homogène qui, sous son commandement se distingue par sa valeur technique, son esprit de discipline, son attitude au feu, et donne en toutes circonstances, l'appui le plus efficace à l'infanterie.

Sous-lieutenant Dubois Théodore-Jean. Ordre du 14e G. A., n° 188 :

Officier d'élite, remarquable par son élan et sa bravoure, d'un dévouement sans bornes. Est tombé mortellement frappé le 12 août 1918, au moment où il s'occupait d'assurer la sécurité de sa troupe, sous un violent bombardement.

Aumônier catholique volontaire ESCALLIER Justin. Ordre du 14e C. A., n° 188 :

Aux armées depuis le début de la guerre, au front depuis le début d'avril 1917, a participé aux combats du Chemin des Dames en 1917, de Verdun et des Flandres en 1918. S'est toujours prodigué sans compter pour exercer son ministère dans le régiment. Empressé à secourir les blessés avec un réel mépris du danger, a été tué à son poste le 23 juillet 1918.

Capitaine Marcel Eugène. Ordre du 1er C. A. colonial, n° 69 :

Ancien officier de réserve, réformé en temps de paix. Désigné en juillet 1916 pour commander une batterie de campagne, n'a cessé de donner des preuves d'énergie, de dévouement absolu et des plus belles qualités militaires. Fréquemment employé dans des secteurs très actifs, a toujours eu une magnifique attitude au feu, notamment en avril-mai 1917, au cours de l'offensive dans l'Aisne, et en dernier lieu en maintenant sa batterie en action sur des positions violemment bombardées.

Maréchal des logis Clerc Eugène. Ordre du 13e C. A., n° 224 :

Très bon sous-officier qui a toujours montré autant de courage et de dévouement que d'intelligence et d'initiative dans ses fonctions d'éclaireur et d'agent de liaison. Au front depuis octobre 1915. Le 9 mai 1918, gravement atteint de 5 blessures par l'éclatement d'un obus ennemi qui tua deux

de ses camarades, fit preuve de courage et d'abnégation en répondant aux officiers qui lui demandaient comment il se portait : « Mon bras me fait mal, mais ce n'est rien, et ce qui est bien plus malheureux, c'est que deux de mes camarades soient tués. »

Lieutenant GELAIN Jean. Ordre du 8e C. A., n° 353 :

Officier d'élite. Au cours des mois d'août, septembre, octobre et novembre 1918, a donné, des exemples magnifiques d'énergie et fourni un effort considérable. Après avoir eu ses deux lieutenants tués et de nombreuses pertes, a su maintenir au plus haut le moral de la batterie qu'il commande et exalter son patriotisme.

Maréchal des logis Daniel POUL. Ordre de la 153e D. I., n° 183 :

Se trouvant dans un abri effondré par un obus de gros calibre avec quelques hommes et ayant pu se dégager, a organisé le sauvetage avec sang-froid et une grande présence d'esprit et dirigé ces travaux sous un bombardement des plus violents.

Lieutenant SCHMIDT Paul. Ordre de la 153e D. I., n° 60 :

Officier de premier ordre, s'est dépensé sans compter pendant toute la période de préparation de l'attaque du 16 avril 1917. A su, par son attitude, maintenir l'ordre et le calme dans sa batterie attelée, portée en avant et obligée de s'arrêter sous un bombardement d'obus de 15 cm. A été blessé assez grièvement le 22 avril 1917 à son observatoire.

Sous-lieutenant de cavalerie VOISIN Alfred, détaché dans l'artillerie. Ordre de la 153e D. I., n° 195 :

Jeune officier ardent et brave, et d'un dévouement absolu. Chargé d'assurer la liaison de son groupe avec l'infanterie, s'est constamment tenu en première ligne pour observer et renseigner. A été tué à son poste de combat le 6 mai 1917.

Lieutenant-colonel BRAUN. Ordre de la 153e D. I., n° 67 :

Commandant le 16 avril 1917 un groupement d'artillerie de campagne, a réussi à donner, en toutes circonstances, aux fantassins, l'appui le plus efficace. S'est porté personnellement très en avant de ses groupes pour rendre plus intime la liaison avec l'infanterie. A conservé sous des bombardements extrêmement violents, un calme et une présence d'esprit admirables.

Maréchal des logis CAYDIER Jean. Ordre de la 153e D. I., n° 67 :

Chef de pièce modèle. Ayant à plusieurs reprises continué le feu sous de violents tirs d'obus toxiques. Gravement blessé le 16 avril 1917.

Brigadier PONCET Ferdinand. Ordre de la 153e D. I., n° 67 :

Gradé courageux et dévoué. Le 16 avril 1917, sa batterie sur route ayant été prise dans un tir de barrage, a su maintenir l'ordre dans ses attelages. Mortellement blessé.

2e canonnier LACOUR François. Ordre de la 153e D. I., n° 60 :

Le 9 avril 1917, s'est porté sous un violent bombardement vers un abri à munitions défoncé et est parvenu à éteindre l'incendie qui s'était déclaré.

Maitre-pointeur DUGNAT Constant. Ordre de la 168e D. I., n° 16 :

Le 31 mars 1917, ayant eu deux de ses camarades blessés et ensevelis, dans un boyau, par l'éclatement d'un obus de gros calibre, n'a pas hésité, quoique blessé lui-même, à se porter à leur secours malgré la continuation du bombardement ennemi.

1er canonnier servant FOURNY Maurice. Ordre de la 168e D. I., n° 16 :

Canonnier très courageux. Tué le 13 mai 1917, alors que sous le bombardement il assurait seul le ravitaillement en munitions de sa pièce

Brigadier PHILIPON Jean. Ordre de la 168e D. I., n° 18 :

Brigadier modèle, ayant toujours montré en toutes circonstances un dévouement absolu et une grande bravoure. Blessé mortellement le 11 août 1917 à son poste de chef de pièce.

Maréchal des logis JEANGERARD Jules. Ordre de la 168e D. I., n° 97 :

Excellent sous-officier, ayant en toutes circonstances depuis le début de la campagne, fait preuve des plus belles qualités militaires. Le 18 février 1918 étant chef de pièce de garde, a alerté rapidement le personnel pour éteindre un incendie du camouflage et des minutions de la batterie causé par un bombardement d'obus de gros calibre. A réussi à limiter les dégâts, malgré ce feu violent de l'ennemi.

Maréchal des logis SEVELY Charles. Ordre de la 168e D. I., n° 53 :

Chef de section du plus grand dévouement ; enseveli sous un abri le 17 mai 1918 avec le personnel de sa section, a dirigé le sauvetage des canonniers. Le 21 mars, au cours d'un vif bombardement, est allé s'assurer que deux pièces dont les casemates venaient d'être démolies par le tir ennemi, pouvaient continuer leur mission.

Maitre-pointeur TOURAINE Camille. Ordre de la 168e D. I., n° 70 :

Maître-pointeur qui a donné des preuves répétées de courage et de dévouement. Très grièvement blessé le 10 juin 1918 à son poste de guetteur aux fusées de barrage qu'il n'avait pas abandonné malgré le bombardement ennemi.

Maréchal des logis MADIC Yves. Ordre de la 168e D. I., n° 49 :

Jeune sous-officier. A fait preuve du plus grand mépris du danger sous les bombardements répétés qu'a eu à subir sa batterie. Au mois de mai 1918, en particulier au cours d'un incendie, après

avoir constaté que tous ses hommes étaient hors de danger, a refusé de s'abriter, se tenant à découvert pour surveiller les dégâts et limiter les pertes.

2e canonnier servant DURAL Auguste. Ordre de la 168e D. I., n° 49 :

Canonnier d'une bravoure exceptionnelle. .Du 21 au 27 mai 1918, en a donné de nombreuses preuves en s'offrant à plusieurs reprises comme coureur pour porter des renseignements, alors que toutes les communications étaient coupées par le bombardement. S'est exposé au plus grand danger pour sauver d'un incendie tout le matériel possible. A montré dans l'accomplissement de ces actes une crânerie, un mépris du danger et un sentiment du devoir d'une haute portée pour ses camarades.

Chef d'escadron CAVALIE Georges. Ordre de la 168e D. I., n° 75 :

Officier supérieur de premier ordre. Par son sentiment élevé du devoir et l'exemple de son activité inlassable, a su obtenir de son groupe en toutes circonstances et particulièrement dans la période de mai-juin 1918, un effort considérable qui a permis d'obtenir d'excellents résultats, malgré les fatigues causées par de nombreuses alertes de nuit et la diminution d'effectif due aux fréquents bombardements que le groupe a subis.

Capitaine Le MASSON Robert. Ordre de là 168e D. I., n° 75 :

Pendant les mois de mai et juin 1918 passés dans un secteur très actif, au cours desquels sa batterie a été très fortement éprouvée, a obtenu, grâce à son énergie constante, un excellent rendement de son personnel réduit et fatigué.

Lieutenant BARBEN Eugène. Ordre de la 168e D. I., n° 75 :

Officier aussi modeste que consciencieux. A pris le 9 mai 1918 le commandement de sa batterie dans des circonstances très difficiles ; a su, par son exemple, maintenir constamment le moral de son personnel, malgré les fatigues et les pertes et assurer sans arrêt l'exécution de sa mission.

Lieutenant COLLARD Louis. Ordre de la 168e D. I., n° 75 :

Officier plein d'allant, remplit d'une façon supérieure les fonctions d'orienteur. Le 28 mai 1918, tous les officiers d'une batterie ayant été tués ou évacués, a pris le commandement de cette unité et a su, dans ces circonstances difficiles, maintenir le moral de sa troupe et en obtenir le rendement maximum.

Sous-lieutenant MARANDE Pierre. Ordre de la 168e D. I., n° 76 :

Officier très brave et très dévoué. Chargé d'assurer la liaison avec l'infanterie pendant une attaque, s'est porté en avant derrière la première ligne d'assaut et a été gravement blessé.

Trompette COPPET Georges. Ordre de la 168e D. I., n° 80 :

Trompette d'un dévouement à toute épreuve. Le 24 juillet 1918, revenant de la position de batterie avec les avant-trains, s'est offert pour remplacer un conducteur blessé et est reparti sous le bombardement par avions avec une corvée de munitions.

Capitaine HALNA du FRELAY Louis. Ordre de la 168e D. I., n° 84 :

Officier de cavalerie passé sur sa demande dans l'arme de l'artillerie. Y a apporté un sens tactique et une connaissance du terrain qui ont fait de lui un commandant de batterie de premier ordre. Appelé inopinément au commandement provisoire du groupe pour l'offensive de juillet 1918, a fait preuve des plus belles qualités militaires dans des circonstances particulièrement délicates et s'est parfaitement acquitté des missions difficiles qui lui ont été données.

Sous-lieutenant DINTRANS Edmond. Ordre de la 168e D. I., n° 96 :

Jeune officier, d'une bravoure remarquable et d'une ardeur infatigable. Glorieusement tué le 4 novembre 1918, alors que sous un bombardement très violent, il se précipitait à une de ses pièces pour y vérifier une consigne de tir.

Maréchal des logis DUJARRIER Maurice. Ordre de la 168e D. I., n° 96 :

Sous-officier modèle, dont le courage, la conscience, l'allant ne se sont jamais démentis. A commandé sa pièce de tir depuis le début de la guerre avec la même foi et la même énergie ; après avoir vu tous ses servants tomber les uns après les autres, a été glorieusement tué à son poste de combat le 27 octobre 1918.

Colonel LARPENT. Ordre de la 168e D.I., n° 101 :

Depuis le mois de novembre 1916 a puissamment contribué pendant l'offensive de l'Aisne en 1917 dans les secteurs de Verdun, de Reims et pendant toute la poursuite en 1918, aux succès de la division par l'impulsion imprimée aux unités sous ses ordres, dont sa haute valeur morale et ses qualités de chef lui ont conquis le dévouement absolu.

Lieutenant DEFRASNE Gaston. Ordre de la 168e D. I., n° 99 :

A, comme commandant de batterie, rendu les services les plus signalés et montré en toute circonstance la plus grande bravoure. Le 9 mai 1918, a assuré à lui seul les réglages des trois batteries de son groupe dans un observatoire violemment bombardé, auprès duquel les deux autres commandants de batterie avaient été 1'un tué, l'autre mis dans l'impossibilité de continuer son service. De même le 20 juillet 1918, s'est maintenu en un point très avancé, fréquemment et violemment bombardé, pour assurer ses réglages. Au cours de la poursuite sur l'Oise, comme commandant de batterie d'accompagnement, a déployé la plus grande énergie et fait preuve des plus belles qualités d'entrain et d'initiative, notamment, en faisant établir sur le Thon une passerelle de circonstance, sur laquelle il fit passer ses pièces.

Brigadier MATHELIER Philippe. Ordre de la 168e D. I., n° 99 :

Brigadier ayant toujours fait preuve du plus grand courage, notamment le 21 août 1918, jour où ayant été brulé par les gaz il refusa de se laisser évacuer.